

qui existe entre l'homme et la femme; ils ne semblent pas de même race : l'homme est le combattant fort, tendu vers sa proie, allant droit au but, tandis que la femme semble chargée de lui faire pardonner, par sa grâce et son charme, ce qu'il a de trop énergique, de trop tenace, de trop âpre, de trop rude. Eh bien, cette différence se retrouve presque pareille, à Genève, entre les sexes.

Les Genevoises ont beaucoup gagné depuis Stendhal. Comme de son temps, elles sont volontiers jolies; mais ce n'est plus parce qu'elles ne peuvent faire autrement : au contraire, elles y mettent beaucoup de bonne volonté. Elles s'habillent assez simplement et bien. Leur « sérieux » n'est ni pédant ni maussade. Peut-être sont-elles encore un peu prêcheuses; mais il n'est point désagréable d'être sermonné par une bouche aimable. Sauf quand elles tombent dans le *piétisme*, ce qui d'ailleurs arrive fort rarement, leur dévotion n'a rien d'aride et ne les empêche pas de remplir avec grâce leurs devoirs de femmes du monde. Elles sont intelligentes et lettrées, connaissent presque toujours une ou deux langues étrangères, et lisent, en le comprenant, tout ce qu'il importe de lire parmi les œuvres contemporaines : aussi leur conversation est-elle rarement banale.

Genève a conservé de son passé la préoccupation et le goût des choses de l'esprit. On sait combien d'hommes remarquables elle a produits dans tous les domaines, et que le nombre en est réellement disproportionné au chiffre de sa population. Sous ce rapport, elle est demeurée toute fidèle à ses traditions. Notons cependant que l'esprit scientifique l'emporte de beaucoup sur l'esprit littéraire : c'est vers les sciences que se dirigent la plupart des jeunes gens qui se vouent aux études libérales, et c'est par ces hommes de science surtout que Genève brille en ce moment. Ajoutons cependant que, depuis quelques années, la vie littéraire semble y devenir plus active : de jeunes talents se sont produits, et quelques-uns d'entre eux ont déjà réussi à se faire une place dans les lettres. Stendhal reprochait beaucoup aux écrivains genevois leur « antipathie instinctive et furibonde pour l'esprit français », leur style pénible, la pesanteur de leurs livres. La tendance actuelle, qui s'oriente de plus en plus vers la littérature française, paraît devoir élaguer quelques-uns de ces défauts. En tout cas, cette « antipathie » dont parlait Stendhal n'existe plus — peut-être, dira quelqu'un, parce que l'esprit français s'est singulièrement teinté de cosmopolitisme depuis un quart de siècle. Quoi qu'il en soit, quand bien même leur langue reste toujours un peu lourde et un peu terne, les jeunes littérateurs genevois suivent de très près le mouvement parisien, dans lequel certains d'entre eux rentrent entièrement. Les traditionalistes ne laissent pas que de le leur reprocher.